L'avenir de la religion dans *Corinne* et *De la littérature* de Mme de Staël

Erica Maria CEFALO[1]

Abstract : Mme de Staël's *De la littérature* establishes a relationship between religion and philosophy in an era when religion is widely considered to be incompatible with reason. Mme de Staël refrains from suggesting a specific religion as the one true path. Instead, she writes of a spirituality that springs from the conscience of individuals and unites all people through universal truths which reach beyond the boundaries of religious dogma. *De la littérature* posits that modern authors should seek to inspire this sort of religious sentiment in people. In *Corinne*, Mme de Staël herself revisits several spiritual concepts expressed in *De la littérature* and elaborates on them in the context of the novel. Using the characters' personal thoughts, sentiments and reactions to life experiences, the author is better able to illustrate the rapport between religion, reason and sentiment.
Keywords : Religion, Staël, Corinne, spirituality, divine, morality, universality, sentiment, harmony, philosophy.

Pour Mme de Staël, la religion est une institution nécessaire à toute société. Dans *De la littérature*, l'écrivaine établit un rapport entre la religion et la philosophie en s'adressant à un public moderne, pour qui la religion et la philosophie ne s'harmonisaient pas bien ensemble. Selon Mme de Staël, « Les idées religieuses ne sont point contraires à la philosophie, puisqu'elles sont d'accord avec la raison. »[2] En revanche, sa définition de la religion reste vague. Elle fait mention du christianisme, mais elle ne propose aucun culte comme meilleur chemin spirituel pour une France qui, après la Révolution, cherchait non seulement son identité politique, mais aussi son identité spirituelle et morale. La rupture entre l'église catholique et les Français après la Révolution laissait la possibilité de repenser la religion. Mme de Staël cherche un moyen d'unifier les meilleurs aspects des cultes divers afin d'harmoniser l'humanité même. Tous les cultes, selon Mme de Staël,

[1] University of Maryland, College Park, Etats-Unis.
[2] *De la littérature*, p. 363.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

contiennent certaines vérités humaines et ces vérités sont la dimension la plus importante dans la religion. Pour Mme de Staël, la religion est un moyen qui sert à mener les êtres humains à la découverte du sentiment, vraie source de la divinité. « Des idées religieuses positives, soit chez les mahométans, soit chez les juifs, soutiennent et dirigent [...] les affections de l'âme. »[3]

Mme de Staël, comme Rousseau, parlait d'une spiritualité centrée sur la conscience de l'individu qui lie chaque homme aux vérités éternelles et dépasse les dogmes religieux traditionnels. Elle cite Sénèque : « Dans le sein de l'homme vertueux [...] je ne sais quel Dieu, mais il habite un Dieu. »[4] Dire que la voix de Dieu réside dans chaque individu place la responsabilité morale dans les mains de l'individu. Si la voix de Dieu existe dans chaque individu sur terre, chacun a accès au divin et possède un certain pouvoir sur sa propre destinée. *De la littérature* affirme que les auteurs de la République pourraient aider à inspirer les sentiments du peuple qui renforceraient ce genre de moralité en France. Dans *Corinne*, Mme de Staël reprend plusieurs idées spirituelles dont elle parle dans *De la littérature* et les élabore dans le cadre du roman où les expériences des personnages montrent mieux le rapport entre la religion, la raison et le sentiment.

Corinne se déroule non pas seulement dans le cadre de l'Italie – pays plus proche de Dieu selon l'héroïne – mais aussi autour d'un flot constant d'images et de lieux religieux païens ou catholiques. Semé de références spirituelles, *Corinne* dépasse le genre du roman d'amour et s'inscrit dans une philosophie de la spiritualité qui considère l'histoire des religions, les mœurs sociales du sud et du nord de l'Europe, et un rêve d'harmonie entre elles. Corinne défend les rituels comme un moyen de créer un rapport quotidien entre l'homme et le divin :

> les pratiques religieuses sont plus nécessaires que vous ne pensez; c'est une relation constante avec la Divinité; ce sont des actions journalières sans rapport avec aucun des intérêts de la vie, et seulement dirigées vers le monde invisible.[5]

Mais le quotidien chez Corinne se transforme en expérience spirituelle aussi, grâce à sa capacité de voir la divinité dans l'amour, l'art, la

---

[3] *Ibid.*, p. 203.
[4] *Ibid.*, p. 378.
[5] *Corinne*, p. 260.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

nature et la pensée. Pour Corinne, ce mélange de la vie et du divin constitue une religion : « laissez-nous donc tout confondre, amour, religion, génie et le soleil et les parfums, et la musique et la poésie ; il n'y a d'athéisme que dans la froideur, l'égoïsme, la bassesse. »[6]. Corinne voit les liens entre les choses plutôt que leurs limites. Son point de vue se veut universel. À travers ses sentiments les plus purs, Corinne chemine vers une vie qui se débarrasse petit à petit de l'individualité et embrasse une existence progressivement centrée sur l'assurance du bien-être des autres. L'héroïne perd l'identité de « la femme la plus célèbre de l'Italie»[7] et adopte une nouvelle existence sans gloire personnelle. On conserve l'humanité en protégeant les autres. La religion qu'elle professe vers la fin du roman n'est ni le catholicisme pur ni le protestantisme que connaît l'écrivaine, mais une spiritualité plus générale, plus universelle. En fait, les charmes de Corinne sont liés depuis le début du roman à son universalité, à sa capacité de se mêler facilement aux sociétés italienne, française et anglaise ; de parler leurs langues ; de s'habituer à leurs mœurs. L'universalisme de Corinne, surtout son multilinguisme, semble lié à l'idée de *De la littérature* que le sentiment est la langue universelle : « Mais n'est-ce point assez de savoir parler la langue des affections profondes ? faut-il attacher beaucoup de prix à tout le reste ? »[8]. Après avoir appris plusieurs langues, Corinne avance vers la maîtrise de la langue parfaite, le sentiment. Selon Oswald, Corinne possède « tous les charmes qui caractérisent les différentes nations. »[9]. Le narrateur implique que ses talents sont d'origine divine : « on sentait que ce n'était pas la société, que c'était plutôt le ciel même qui avait formé cet être extraordinaire. »[10]. Sa poésie, décrite comme des « vers divins, » n'est pas limitée à une langue ou à une forme. Corinne, le poète-prophète, parle non pas seulement à l'Italie, mais au monde :

> Je suis poète lorsque j'admire, lorsque je méprise, lorsque je hais, non par des sentiments personnels, non pour ma propre cause, mais pour la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde.[11]

Corinne elle-même, surtout au début du roman, est néanmoins un

[6] *Ibid.*, p. 262.
[7] *Corinne*, p. 22.
[8] *Ibid.*, p.237.
[9] *Ibid.*, p. 136.
[10] *Ibid.*, p. 51.
[11] *Ibid.*, p. 57.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

objet d'adoration, un exemple du culte de la femme. En attendant l'arrivée de la femme célèbre, les églises sonnent leurs cloches pour la fêter. Selon ses compatriotes, « c'est une divinité entourée de nuages. »[12]. Mais après sa rencontre avec lord Nelvil, l'universalisme s'accroît chez Corinne tandis que l'individualisme diminue – jusqu'au moment où Corinne n'est plus, parce qu'elle existe pour et dans les autres.

Pendant leurs excursions dans Rome, Corinne essaie d'ouvrir l'esprit de Nelvil à un point de vue plus universel, en lui enseignant l'histoire et la culture de Rome, ville riche en traditions diverses. Une des leçons les plus remarquables de Corinne est que les Italiens unissent l'art et la religion. L'art est l'expression de l'âme italienne : « Il y a tant d'âme dans nos beaux-arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie. »[13]. Selon Corinne, la valeur du christianisme se trouve dans le sentiment que cette religion soutient dans son art, mais même l'art païen au musée du Vatican produit un sentiment religieux capable de rapprocher l'homme de l'humanité grâce au pouvoir de la beauté :

> Corinne fit remarquer à lord Nelvil ces salles silencieuses où sont rassemblées les images des dieux et des héros, où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d'elle-même. En contemplant ces traits et ces formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la divinité sur l'homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L'âme s'élève par cette contemplation à des espérances pleines d'enthousiasme et de vertu; car la beauté est une dans l'univers, et, sous quelque forme qu'elle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le cœur de l'homme.[14]

Dans *De la littérature*, Mme de Staël a déjà relié l'esthétique et la moralité qui se trouvent également dans le sentiment. La vertu et la beauté sont inséparables : « La parfaite vertu est le beau idéal du monde intellectuel. »[15]. Le roman donne à l'écrivaine un moyen d'illustrer l'effet des sentiments inspirés par la beauté. On comprend mieux le pouvoir de l'art d'inciter des sentiments religieux.

L'art religieux idéal selon Corinne produit l'espoir, l'enthousiasme et

---

[12] *Ibid.*, p. 25.
[13] *Corinne*, p. 75.
[14] *Ibid.*, p. 197.
[15] *De la littérature*, p. 67.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

la vertu – bases du sentiment religieux. Dans *De la littérature*, Mme de Staël examine le rôle de l'art dans l'antiquité et conclut que les Grecs païens avaient avancé dans les arts grâce à une croyance aux dieux qui restaient proches de la terre.[16] Néanmoins, elle insiste que le manque de sentiment empêchait le progrès de la moralité chez les Grecs. En particulier, la répression des femmes privait les Grecs des richesses sentimentales. Mme de Staël reconnaît à Rome d'avoir inventé l'affection envers des femmes et au christianisme d'avoir élevé le statut des femmes en sanctifiant le mariage.[17] *Corinne* suggère qu'il existe une puissance spirituelle dans l'âme féminine. Tandis que lord Nelvil reste incapable d'accéder à l'empire des sentiments, Corinne se montre moins rigide, plus ouverte aux nouveaux moyens de regarder le monde. Comme Mme de Staël l'explique dans *De la littérature*, « L'alliance des sentiments avec les sensations est déjà un premier pas vers la philosophie. »[18]. Dans *Corinne*, la femme devient le nouveau philosophe qui sait penser, sentir et apprendre dans un monde moderne changeant. L'habitude d'Oswald de se contraindre aux idées reçues entrave sa capacité d'évoluer.

En relevant les différences culturelles qui séparent Corinne et Oswald, Mme de Staël insiste surtout sur les différences entre leurs cultes qui forment leurs perceptions de l'univers. Le rapprochement de l'amour et de la religion est spécifiquement noté par Nelvil plusieurs fois dans le roman comme quelque chose de propre à Corinne, sinon quelque chose de plus ou moins caractéristique des Italiennes. Les efforts de Corinne à se lier aux autres en dépit des différences religieuses sont notamment impressionnants à l'opposé des croyances religieuses de Nelvil. Le protestantisme de Nelvil s'expose comme une religion individualiste. Selon *Corinne*, en Angleterre, la religion engage à rejeter toute idée étrangère ou originale. Ainsi, cette religion empêche l'harmonie universelle. Même si Mme de Staël apprécie leurs rites pour leur simplicité et leur noblesse[19], la moralité anglaise selon Corinne est « sans progrès et sans diversité. » [20]. C'est une religion terrestre qui opère selon les règles sociales. Si Oswald trouve l'Italie coupable de superstitions irrationnelles et de rituels insincères, il ne voit pas que son propre culte est

[16] *De la littérature*, p. 98.
[17] *Ibid.*, p. 149-50.
[18] *Ibid.*, p. 91.
[19] *Corinne*, p. 285.
[20] *Ibid.*, p. 349.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

aussi limité par les faiblesses humaines. Dans *De la littérature*, Mme de Staël souhaite une morale qui se débarrasserait des intérêts mondains :

> Mais je le demande aux penseurs éclairés, s'il existe un moyen de lier la morale à l'idée d'un Dieu, sans que jamais ce moyen puisse devenir un instrument de pouvoir dans la main des hommes, une religion ainsi conçue ne serait-elle pas le plus grand bonheur que l'on pût assurer à la nature humaine ![21]

Corinne réalise enfin la balance entre la raison et la religion. La raison est un complément nécessaire à la religion pour éviter le fanatisme et la superstition. Mme de Staël explique dans *De la littérature* que la religion a deux forces opposées : le sentiment et la superstition. Bien que le sentiment et la superstition puissent se manifester différemment selon la culture et la religion, Corinne et Oswald montrent que chaque individu vit une lutte personnelle entre ces deux forces. Alors que Corinne tient à une superstition italienne traditionnelle, Oswald reste superstitieux à sa façon, ayant peur d'agir contre les vœux de son père décédé.

En dépit de leurs différences, dans *Corinne*, des protestants et des catholiques sont d'accord sur le fait que l'amour se rapproche du divin. Bien que lord Nelvil insiste sur le fait que Corinne mélange l'amour et la religion parce qu'elle est italienne, même le père d'Oswald associe l'amour romantique au sentiment religieux. Dans ses écrits, son père explique qu'un homme peut s'approcher de Dieu à travers son rapport avec « une épouse fidèle. »[22]. Le fait d'aimer une personne aux caractéristiques angéliques est un exemple assez remarquable du mélange de l'amour avec le divin dans *Corinne*. Celle-ci voit lord Nelvil comme « un être angélique » jusqu'au moment où elle découvre son infidélité.[23] Oswald fait peu de remarques dans lesquelles Corinne joue le rôle de l'ange mais ses références angéliques à Lucile sont nombreuses. Ses premières impressions concernant Lucile soulignent sa « figure vraiment angélique » et sa « pureté céleste. »[24] Corinne, en revanche, est plus fréquemment associée aux figures païennes de Didon et de la Sibylle. Les qualités divines de Corinne se manifestant dans ce qu'elle

[21] *De la littérature*, p. 212.
[22] *Corinne*, p. 191.
[23] *Corinne*, p. 410.
[24] *Ibid.*, p. 418.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

fait tandis que les qualités divines de sa sœur s'expriment paradoxalement à travers ce qu'elle ne fait pas. Lucile possède une beauté stérile, sur laquelle l'homme est libre de projeter son imagination. Associant Corinne à un tableau de la Sibylle par le Dominiquin et Lucile à la Madone du Corrège, Oswald explique que la beauté de Lucile triomphe sur le génie de Corinne. « La Sibylle ne rend plus d'oracles; son génie, son talent, tout est fini : mais l'angélique figure du Corrège n'a rien perdu de ses charmes. »[25]. Mais le jugement de Nelvil sur les charmes de Corinne est limité par son aptitude à la comprendre. Corinne n'a pas perdu son talent. Son génie a simplement évolué et a dépassé l'imagination de Nelvil. Chez Corinne, peut-être à cause de l'association de l'amour au divin, la notion d'un dieu de bonté se relie au protecteur mâle que l'héroïne ne cesse pas de rechercher. Oswald perçoit ce besoin au moment de leur première rencontre. Il le décrit comme « la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer.»[26]. Mais le dieu de bonté envisagé par Oswald est également mâle. Nelvil considère son père comme un intercesseur divin. Il essaie de lui plaire par de bonnes actions. Après avoir été dupe d'une femme qui l'a disgracié auprès de son père, il renforce sa foi dans « la bonté paternelle. »[27]. L'avis de son père, surtout après sa mort, tient la force d'un message biblique. Lorsque Corinne explique le processus d'intercession à travers la vierge Marie, Oswald lui confie que son père décédé joue un rôle comparable dans sa vie. Corinne exprime son hésitation à prier directement Dieu et Oswald est d'accord :

> Je ne la fais pas non plus toujours cette prière directe, répondit Oswald; j'ai aussi mon intercesseur, l'ange gardien des enfants, c'est leur père; et depuis que le mien est dans le ciel, j'ai souvent éprouvé dans ma vie des secours extraordinaires, des moments de calme sans cause, des consolations inattendues; c'est aussi dans cette protection miraculeuse que j'espère, pour sortir de ma perplexité.[28]

Cependant, après que Lucile prie pour Corinne sur la tombe de leur père, Corinne semble décidée à devenir le « dieu de bonté » auquel elle croit

---

[25] *Ibid.*, p. 507.
[26] *Ibid.*, p. 28.
[27] *Ibid.*, p. 315.
[28] *Corinne*, p. 388.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

depuis le début du roman. Elle efface les limites humaines et devient la créatrice de sa propre destinée – et de celles des autres. Elle imagine que l'autorité de leurs deux pères s'unifie pour condamner son amour pour Oswald mais, au lieu d'attendre un dieu abstrait qui arrange leurs destinées, Corinne se charge de la situation et se sacrifie pour secourir Lucile et Nelvil : « elle était [...] fière de s'immoler pour qu'Oswald fût en paix avec son pays, avec sa famille, avec lui-même. »[29]

Corinne ne considère pas la religion comme un simple renforcement moral. La religion à son avis est plutôt une communication avec l'éternel et, par conséquent, avec toute l'humanité. Le sacrifice, comme le sien pour Nelvil, incarne la vraie moralité. Pour Corinne, la spiritualité existe hors des limites morales et la définition de la moralité change selon la culture : « Ne portez point, dit-elle à lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monuments d'Italie; ils rappellent pour la plupart, je vous l'ai dit, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps dans le luxe gigantesque des monuments qui leur ont succédé? » [30].

Dans *De la littérature*, Mme de Staël présente la morale comme un élément nécessaire à la société moderne, surtout à une société qui progresse dans les sciences. Pour une telle société de plus en plus séculière, la moralité remplacerait Dieu. « La consolante idée d'une providence éternelle peut tenir lieu de toute autre réflexion ; mais il faut que les hommes déifient la morale elle-même, quand ils refusent de reconnaître un Dieu pour son auteur.[31] »

Oswald, lui, n'envisage pas de divinité sans moralité, mais sa culture détermine ses convictions morales. La définition de la moralité chez Lady Edgermond représente la corruption du concept de moralité. Elle déclare franchement : « Je n'entends par la moralité que l'exacte observation des règles établies. » [32]. Lord Nelvil n'accepte comme moralité que les traditions de son propre culte protestant anglais, qu'il n'ose jamais critiquer. Pour lui, la vertu est un produit du pouvoir céleste qui travaille dans l'homme pour subjuguer « l'homme mortel. » [33]. La vertu travaille donc *contre* la nature.

---

[29] *Ibid.*, p. 459.
[30] *Ibid.*, p. 91.
[31] *De la littérature*, p. 380.
[32] *Corinne*, p. 425.
[33] *Ibid.*, p. 92.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

Corinne, en tant que critique de l'esprit de l'individualité moderne, apprécie les traditions païennes parce que ces cultes valorisaient le sacrifice ainsi que la dévotion, deux qualités humaines absentes dans le personnage d'Oswald :

> Nous vivons dans un siècle où l'intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes; et quelle sympathie, quelle émotion, quel enthousiasme pourrait jamais résulter de l'intérêt personnel! Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, de sacrifice et d'héroïsme qui pourtant ont existé, et dont la terre porte encore les honorables traces[34].

Corinne rejette le fanatisme qui est né d'un point de vue borné et embrasse la tolérance religieuse qui comprend la diversité de l'univers. L'harmonie universelle est la vraie morale du monde : « L'homme est une partie de la création, il faut qu'il trouve son harmonie morale dans l'ensemble de l'univers. » [35]

La conclusion de *Corinne* présente enfin une femme qui soutient l'expérience de laisser la contemplation du divin conquérir son quotidien. Au lieu d'apprécier simplement les traces divines dans la vie, Corinne retrouve le divin en sacrifiant sa vie à l'avenir de l'humanité que représente la famille de sa sœur. Corinne perd d'abord son identité individuelle. En Angleterre, à la recherche de Nelvil, la femme la plus célèbre d'Italie devient invisible et sans nom. Corinne renonce bientôt à la gloire personnelle. Elle remplace ses propres désirs par ceux de Nelvil : « c'est lui qu'il faut conserver [...] Pardonnez-lui, mon Dieu! Quand je ne serai plus. »[36]. Son adoration de Nelvil la conduit ensuite à la déception, mais ce processus pénible lui permet de progresser de l'individualisme vers l'amour d'un autre et enfin de découvrir un nouveau moyen d'être. Libérée de l'adoration de l'amant, Corinne se laisse enfin rejoindre par une autorité plus haute. Elle se transforme en une sorte de déesse terrestre, en un être humain qui prend humblement sa place dans l'ordre de l'humanité. Dans un monde moderne individualiste, l'humilité est peut-être l'action la plus extraordinaire de toutes. Corinne arrive à la croyance que Dieu l'avait choisie pour souffrir et que sa souffrance fait d'elle « une exception à l'ordre universel. »[37]. Elle trouve la solitude dans sa souffrance et

---

[34] *Ibid.*, p. 102.
[35] *Corinne*, p. 114-15.
[36] *Ibid.*, p. 448.
[37] *Ibid.*, p. 467.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

à travers cette solitude, elle découvre une certaine sagesse.

> Que serais-je devenue sans le secours céleste? Il n'y a rien dans ce monde qui ne fût empoisonné par votre souvenir. Un seul asile me restait au fond de l'âme, Dieu m'y a reçue. [...] Se rendre digne de l'immortalité est, je me plais à le croire, le seul but de l'existence. Bonheur, souffrances, tout est moyen pour ce but; et vous avez été choisi pour déraciner ma vie de la terre: j'y tenais par un lien trop fort.[38]

Son amour pour Nelvil n'était alors que le commencement d'un processus spirituel plus profond. Sa quête pour un état d'être plus parfait la mène à la solitude, afin de se débarrasser de l'individualisme. C'est un paradoxe déjà examiné par Mme de Staël dans *De la littérature*. La médiation découvre d'abord le moi et ensuite l'éternel. Mme de Staël emploie l'exemple de la méditation sur la littérature sentimentale. En contemplant les sentiments des autres, « le premier ami que vous retrouverez, c'est votre propre caractère, c'est vous-même. »[39]. En se découvrant, on sait distinguer entre soi et tout ce qui est extérieur, tout ce qui est fabriqué par la société.

> Il faut écarter de son esprit les idées qui circulent autour de nous [...] il faut tour à tour précéder le flot populaire ou rester en arrière de lui : il vous dépasse, il vous rejoint, il vous abandonne ; mais l'éternelle vérité demeure avec vous.[40]

La souffrance qu'endure Corinne la mène sur ce chemin éclairé de poète-prophète où elle poursuit « une prière habituelle, une rêverie religieuse qui a pour but de se perfectionner soi-même. »[41]. Au moment de sa mort, Corinne n'est peut-être pas encore un être parfaitement spirituel. Son dernier geste vers un nuage qui couvre la lune implique que la mourante conserve sa superstition italienne. Néanmoins, la conclusion sur la vie ordinaire et fade d'Oswald nous rappelle que le grand sentiment laisse une impression durable sur l'univers, tandis que l'histoire oublie la moralité banale.

---

[38] *Ibid.*, p. 514.
[39] *De la littérature*, p.262.
[40] *Ibid.*, p. 300.
[41] *Corinne*, p. 515

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)

Bibliographie

Staël, Germaine de, *De la littérature* (1800), Paris, Flammarion, 1991.
Staël, Germaine de, *Corinne ou l'Italie* (1807), *Œuvres littéraires*, tome III, Paris, Honoré Champion, 2000.

BDD-A27407 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:56:54 UTC)